

**Jerry TONER**  
**L'ART DE GOUVERNER SES ESCLAVES**  
*Par l'illustre Marcus Sidonius Falx*  
Flammarion, Champs, Paris, 2017 (PUF, 2015)

Pour l'été, la lecture d'un livre de management antique ne peut que nous distraire sainement. Rappelons-nous que les esclaves, les machines d'hier, n'étaient que des vaincus qui n'avaient pas eu la dignité de mourir au combat. En échange de leur vie, ils avaient le droit de devenir des « biens », des marchandises. Achetés plus ou moins chers selon les arrivages (comprendre les conquêtes), ils étaient à la fois marqueurs de luxe, de puissance, et charges à entretenir, à nourrir... et à commander.

Donc, finalement, même si on pouvait en faire ce qu'on voulait, à défaut de toujours parvenir à leur faire faire ce qu'on voulait, l'esclave de la Rome antique n'est peut-être pas si éloigné de notre salarié contemporain. Moins l'esclave était cher sur le marché, plus les violences qu'il subissait étaient grandes ! Un peu le rapport entre volant de chômeurs et conditions de travail... La différence principale entre esclave et salarié n'étant pas, de mon point de vue, l'existence ou non d'un droit de vie et de mort (il y a plein de salariés qui meurent grâce à leur travail), mais le fait de savoir à qui incombe la charge matérielle de la vie quotidienne du travailleur... L'esclave était, semble-t-il, davantage perçu comme un investissement que comme une charge.

On retrouve bien sûr dans cette fiction astucieusement conçue de quoi nourrir nos réflexions sur notre monde du travail. Chaque chapitre permet à un supposé Sidonius FALX d'aborder une problématique de la relation maître-esclave. Il nous donne ses recommandations sur l'achat, l'entretien, la gouvernance, et la ferme bien-traitance nécessaire de ces biens. Ne serait-ce que pour éviter des révoltes dangereuses : *A mauvais maître, mauvais esclave*, insiste-t-il. C'est donc au maître, considéré *a priori* comme supérieur, de montrer cette supériorité par son sens de l'équité, de la punition proportionnée, et des récompenses incitatives. D'autant que l'esclavage, loin d'être à vie, était, dans le monde romain, souvent synonyme de mobilité sociale.

Suite à chaque exposition détaillée de comment s'y prendre, un commentaire contemporain de Jerry TONER insiste sur le fait que tout ce qui est dit précédemment, choquant pour nous, allait de soi pour les romains. Qui d'ailleurs n'étaient pas eux-mêmes à l'abri de tomber un jour en esclavage. En effet, ce dernier ne reposait pas sur une supposée infériorité de race ou de culture, mais seulement sur le fait d'appartenir à un peuple vaincu, et d'être coupé des siens. Il fut un temps où seule l'appartenance à une communauté identifiée vous donnait le statut d'être humain. Etre sans attache, sans filiation, produisait des non-personnes, dépourvues de tout droit. L'exil ainsi pouvait être une condamnation plus lourde encore que la mort.

Le « bon » maître qui nous est décrit, sans doute assez rare, n'est pas sans nous rappeler le paternalisme des patrons utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

En remplaçant « esclave » par « salarié » et « maître » par « entrepreneur », il est certain que nous pouvons lire là des conseils qui n'ont parfois pas pris une ride. Pas un pli dans la toge ! Ainsi ce « *soyez généreux dans vos éloges, surtout envers ceux qui manifestent de l'ambition et seront donc motivés par les compliments.* » (p 61). Ou ce constat : « *les esclaves sont comme des gens normaux : ils travaillent mal si leur bonne conduite n'entraîne aucun avantage et si l'échec n'est pas puni.* » (p 62)

Il n'y avait pas que des esclaves contraints. D'autres, pour dette par exemple, ou poussés par une misère extrême, devenaient volontairement esclaves. La vision du monde d'alors semblait être la suivante : « *aucune servitude n'est plus honteuse que la servitude volontaire.* » (p 115). La Boétie reprendra la question.

Notre commentateur rappelle, en fin d'ouvrage que de nos jours, « *d'après l'ONG free the Slaves, il y a 27 millions de personnes contraintes de travailler sous la menace de la violence, sans salaire ni espoir de fuite. Il y a aujourd'hui plus d'esclaves qu'il n'y en eut à aucun moment dans l'histoire de l'Empire romain* » !